

Festivals

Janick Beaulieu, Élie Castiel, Johanne Larue and Normand Provencher

Number 153-154, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, J., Castiel, É., Larue, J. & Provencher, N. (1991). Festivals. *Séquences*, (153-154), 16–21.



FESTIVAL INTERNATIONAL DU JEUNE CINÉMA

SUPER 8

Deux petits films d'animation. Chacun dure quatre minutes. Les deux emploient le procédé de la pixillation et nous viennent de la Nouvelle-Zélande. Ce sont des collectifs de l'ASA School of Art. *Chase Plaza* envahit le paysage des hommes d'affaires d'Auckland. Une musique intéressante apporte un peu de folie à la démarche de l'ensemble. Quant à *Aotea Centre* qui s'amuse autour d'un centre d'opéra, je ne l'ai pas beaucoup apprécié. Cela sent le fourre-tout à pleine pellicule.

Gulp de Jorg Forster nous vient d'Allemagne. Un film de 26 secondes sur l'argent. Un gag d'une efficacité délirante. Ne comptez pas sur moi pour vous le décrire. *Gulp* ne se raconte pas, il se rit. Un autre film allemand: *Gloria* de Hanna Nordholt et Fritz Steingrobe. De l'horreur dans le quotidien ou le quotidien qui fait horreur durant 7 minutes. Par exemple, on jette un enfant (une poupée?) dans une poubelle.

Ensuite, un clochard y trouve matière à un banquet de choix. Je ne suis pas très friand de ce genre d'humour. *Geld Oder Leben* (La Bourse ou la Vie) de Stefan Borghardt. Ce petit film allemand de 3 minutes sur l'argent qui ne fait pas le bonheur semble charrier un humour irrésistible d'après les rires de trois ou quatre personnes dans la salle. Grand bien leur fasse. Moi, je me suis ennuyé. *3Kronen, Ping, Inch, Ohne Titel, Blichstuch-4* de Dietmar Brehm. Autriche. 38 minutes. Cinq courts métrages à la queue leu leu faits entre 87 et 89. Ça commence par un homme qui dort dans un train. Tous les clichés du bon vieux cinéma expérimental s'y donnent rendez-vous. Répétitions. Tremblements. Porno sans tête mais avec queue. On filme n'importe quoi. Le lien logique, on le trouvera plus tard. Si lien il y a.

Pillow Talk, film américain de Danny Piotnick et Laura Roson. Un film de 18 minutes qui nous renvoie à nos petits logements qui ressemblent à des poulaillers.

Cloisons cartonnées qui laissent peu de place à l'intimité. Si les habitants d'à-côté font l'amour ou se chamaillent, votre sommeil débouchera sur une insomnie carabinée. Une véritable symphonie hystérique. Votre oreiller pourrait se changer en batterie d'orchestre. Bande sonore défectueuse? Après de tels cris, on pourrait croire que la pellicule a quelque peu mal à la gorge. Un petit film d'une efficacité troublante. Aussi éternel qu'intéressant.

16 MM

Prédiction de Pierre Stine nous vient de la Belgique. Une tireuse de cartes sème la panique chez un homme et chez le spectateur. Un suspense fantastique. Réussir à créer un tel climat en 9 minutes, cela tient du miracle. *Six Point Nine*, un film américain de Dan Bootzin. Quand faire l'amour débouche sur un tremblement de maison avec toutes les conséquences néfastes pour un voisin de palier. L'humour du réalisateur pourrait faire des petits s'il arrivait à être mieux connu après 8 minutes d'humour rouge et noir. *Jimmy Fingers* de Tony Asimakopoulos, c'est un film québécois d'une durée de 20 minutes. À Montréal, dans une famille d'origine grecque, on se déchire avec allégresse. Un plongeur qui rêve d'humilier son patron. Un père qui cloue sa main à une table tout en continuant de chanter. Atmosphère étrangement réussie. *Les Derniers Jours de Pompéi* de Jean-Claude Janer. Un film français de 12 minutes. Anatole cause avec le crâne de Georges Pompidou dont la femme survit sous les traits d'un homme qui serait la mère d'Anatole. Et ce dernier de déclarer: «Votre drame à vous, c'est que vous voulez vivre alors que c'est impossible.» Serait-ce la rencontre d'un jeune Hamlet avec une Lady Macbeth en passant par *Comme il vous plaira?* Shakespeare aurait peut-être aimé ce petit film qui donne dans le bizarre. *Le Conte de l'aveugle et du paralytique*, un film belge d'Omer Al Qattan. Parmi des maisons délabrées et des poubelles, deux débris humains. L'aveugle qui vient

de rater son suicide transporte un paralytique aussi désespéré que lui chez les putes. Ils finissent par rire de leur impuissance. Une façon de se réconcilier avec la vie avant de mourir. Moralité: pour certains, la vie ne fait pas de cadeau. Soyons généreux. Donnons-lui notre vie. 16 minutes de noire rigolade.

Les Loukoums de Blaise Piquet. Un film belge de 19 minutes. Un loukoum, c'est une gâterie orientale présentée sous forme d'un carré de gélatine très sucrée. Julien, le personnage aussi gras que principal nous révèle que les loukoums le font planer. Les psychiatres en prennent pour leurs silences très bien rémunérés. Qui a dit que le silence était doré? *L'Homme de Badgad* d'Elaine Dumont vient du Québec. 1945. Thomas part à la recherche d'un passé que son frère tente en vain d'oublier. Regard tendre jeté sur le cinéma muet où Valentino faisait rêver. Vingt-deux minutes qui se penchent sur la magie du cinéma avec la ferveur d'un Gaétan Labrèche passé maître dans la concoction d'un *milk-shake*. Elaine Dumont m'a fait *tripser*. *En perte*. Un film québécois de Carole Genesse. J'ai beau relire le programme au sujet de ce film, je n'arrive pas à saisir la démarche de notre réalisatrice. Fréquenter ce film, serait-ce une perte de temps? De toute façon, on ne perd pas beaucoup de temps: il ne dure que 3 minutes.

Dangerous Music, un film américain de Draper Shreeve. Une jeune divorcée est envahie par un quatuor de musiciens. Le quatuor

la poursuit dans la maison d'en face, sur le trottoir d'à-côté, dans le métro et au boulot, sans oublier le psychiatre. Il ira la provoquer jusque dans ses appartements. Nos musiciens finiront par la rejoindre dans l'intimité de sa salle à manger. Cela devient comme une obsession moqueuse que la jeune divorcée finira par apprivoiser sous la gouverne d'un quatuor hilarant malgré le sérieux de leur exécution. C'est drôle à s'en pincer les flancs durant 24 minutes. *L'Étreinte* de Joëlle Bouvier et Régis Obadia. Un film français d'une durée de 5 minutes. Un ballet moderne où on voit évoluer des danseuses sur des tablettes fixées à un mur. L'effet est saisissant. Un beau poème en noir et blanc. *Lena*, un film américain de Elissa Rosati. Vingt-six minutes. Lena vit avec son père dans une ferme. Ils semblent vivre heureux ensemble. Un jour, elle rencontre Mark dans une librairie. C'est alors que les choses se compliquent entre le père et la fille. Il devient jaloux du jeune homme. Elle pense devoir partir. C'est du travail bien fait mais sans aucune originalité. C'est du cinéma qui fait penser au bon vieux cinéma de papa. De quoi réconcilier papa et sa fille. Mais pas le jeune cinéma.

35 MM

Le Pinceau à lèvres. Un film français de Bruno Bauer Chiche. D'une durée de 7 minutes. «Je me cire la gueule, dit-elle à son amant, pour faire briller tes yeux.» Et devant l'indifférence de son visiteur, elle finit par l'éconduire en lui disant: «Je t'en veux de ne plus

L'Homme de Bagdad



l'aimer.» Cela résume dix années de rendez-vous manqués. Il fallait tout le talent de Nathalie Baye pour rendre ce court film aussi feutré que troublant. Le réalisateur a su frapper à la bonne porte. *Tango za trima* (Tango pour trois) de Ilian Simeonov. Un film bulgare. Durée: 23 minutes. Une étrange relation entre un vieillard entreprenant et un jeune homme blasé. Le vieillard semble vouloir meubler la solitude de ce dernier en lui envoyant une jeune fille capable de le sortir de sa léthargie. De beaux éclairages très étudiés. Un film qui laisse beaucoup de place à l'imagination. À partir de ce qui nous est montré, on peut imaginer toutes sortes d'intentions toutes aussi obscures et éclairantes les unes que les autres. Un tango fascinant. *La Vie selon Luc*. Un film français de Jean-Paul Civeyrac. 12 minutes. Pour Luc, son truc, c'est de faire la pute. Un petit film qui ne mâche pas ses images. Belle recherche dans l'expression de la couleur. Drôle de vie qui prend la couleur de l'argent.

J'ai gardé pour le dessert un petit bijou: *Konservfilm*, un film bulgare de Zlatin Radev. Un film d'animation avec cartons et boîtes de conserves. On assiste à une lutte à finir entre cerises et tomates jusqu'à ce que le piment s'en mêle. Vous avez déjà surpris deux boîtes de conserves en train de faire l'amour? Vous avez deviné l'instrument de torture préféré des tortionnaires de service? L'ouvre-boîte. Décidément, on ne peut rien vous cacher. J'ai rarement vu un film aussi tordu que tordant. C'est simple tout en étant très ingénieux. C'est à vous faire râler de rire. Il y a dans ce film de 18 minutes une telle dose de cynisme jouissif que l'humour noir se chauffe à la lueur d'un feu d'artifices génialement contrôlé. Une merveille!

Ce que j'ai vu augure beaucoup sur la qualité de l'ensemble. On ne passe pas tout ce qui bouge sur pellicule. La sélection par les responsables semble avoir été très rigoureuse. Longue vie au jeune cinéma!

Janick Beaulieu

VUES D'AFRIQUE - LES 7^{èmes} JOURNÉES DU CINÉMA AFRICAIN ET CRÉOLE

Il n'est pas surprenant que *Hallaouine - l'enfant des terrasses* du Tunisien Férid Boughedir et *Tilai* (voir critique, p. 120) du Burkinaïsa Idrissa Ouedraogo aient reçu le Prix ex aequo de la Commission interculturelle offert par la Société Radio Canada. Deux valeurs sûres par la verve et le dynamisme de leur réalisation, et plus particulièrement par leurs thèmes universels propices à une distribution internationale.

Des films en provenance de l'Afrique dite noire, *Tilai* est le plus étonnant. À l'instar du Malien Souleymane Cissé (*Yeelen*), Idrissa Ouedraogo sait mettre en valeur, par la particularité de ses cadrages, la beauté d'un visage, d'un geste, d'un corps en mouvement, alors que les déplacements de la caméra participent inconditionnellement à des mouvements gestuels qui deviennent des rituels chorégraphiques.

Comme dans *Yaaba*, le cinéaste a construit son film sur la question de l'honneur, préoccupation qui semble primordiale dans les sociétés traditionnelles du Burkina Faso. Évitant le mélodrame par l'épure, Ouedraogo évince par la même occasion tout ce qui pourrait détourner notre attention vers le pittoresque et le folklorique. *Tilai* veut dire «loi», et le drame naît de la non observance de cette loi. Les héros tragiques de cette histoire préfèrent leur amour à tout autre éventualité susceptible de les séparer. Mais leur union sera condamnée dans un contexte où on ne peut espérer de réussite individuelle. C'est à ce niveau que *Tilai* prend des accents politiques. Ouedraogo pousse encore notre curiosité lorsqu'il nous oblige à nous concentrer sur la tragédie qui «suinte» au maximum, éliminant les

plus de personnages possible. Il n'en retient que les actes et les protagonistes essentiels, les inscrivant dans une nature qui met en évidence la relativité de leur passion.

Ces qualificatifs ne se retrouvent pas tout à fait dans *A Karim na Sala* du même auteur. Produit pour la télévision, cette histoire sur l'amitié et le possible amour entre deux jeunes adolescents (lui, Karim; elle, Sala) fléchit devant les conformités techniques et esthétiques relatives au petit écran. Il en résulte un film, certes, agréable à regarder, mais qui laisse tout de même un point d'interrogation dans l'esprit du spectateur qui a déjà vu les films antécédents de l'auteur.

De la même région, soit le Burkina Faso, Lacina Ouedraogo a réalisé *Femmes et environnement*, un court métrage racontant les péripéties de Moussa, paysan ultra conservateur qui empêche sa femme de participer aux réunions concernant l'environnement. Lors d'un court voyage qu'il doit entreprendre, Moussa va découvrir que, par leurs activités, les femmes se préoccupent de l'environnement. Il est dommage qu'avec un sujet aussi actuel qu'universel, Lacina Ouedraogo n'ait pu réaliser qu'un document totalement noyé dans un humour inutile et des couleurs folkloriques.

Dans *M'Biiga* (Mon fils), son compatriote Missa Hébié semble avoir la main plus heureuse au début, mais son court métrage tombe très rapidement dans des dédales narratifs filandreux.

Le Guinéen David Achkar rend un vibrant et émouvant hommage à son père Marof Achkar dans *Allah Tantou* (À la grâce de Dieu), le récit d'un homme qui se met à la disposition de son pays le lendemain de l'indépendance. Loin d'être le fait du hasard, il se retrouve en prison, lieu sinistre où il revoit sa vie publique et privée, son adhésion politique et l'Afrique en plein mouvement. Des documents d'archives et des scènes de fiction réussissent à former une oeuvre importante qui devrait s'ajouter à la

liste des films d'intervention politique.

Dans *La Nuit africaine*, coproduction entre la France et le Burkina Faso, Gérard Guillaume et Gaston Kaboré racontent l'histoire du médecin colonel Eugène Jamot à qui l'on doit d'avoir vaincu au Cameroun la maladie du sommeil. Plus soucieux d'aborder le côté missionnaire du héros, les auteurs de cette saga anti-colonialiste (noble thèse) se sont éloignés du sujet, alors que leur film tombe souvent dans le pathos. Toutefois, dans le rôle de Jamot, Bernard Fresson essaie par tous les moyens de débarrasser son personnage de toute aura de sentimentalité.

Même si Christophe Malavoy s'est beaucoup investi dans le rôle de Jean Galmot, nous ne retenons qu'une image terne de l'aventurier tel que présenté par Alain Maline. L'auteur aborde les points obscurs de la vie de Galmot dans une perspective romantique et tragique, ce qui empêche le film d'avoir le sérieux du documentaire narratif et de l'illustration objective. En fin de compte, nous ne garderons qu'un profil incertain et caricatural de la situation politique exposée dans *Jean Galmot, aventurier*.

Coproduit par le Zimbabwe et la Grande-Bretagne, *Dark City* possède des éléments propres au cinéma d'intervention. Tout apport mélodramatique est totalement contourné par une mise en scène proche du documentaire. L'auteur de *La Dernière Tombe à Dimbaza*, Chris Curling, a réussi une oeuvre visuellement baroque et narrativement proche du film «journalistique».

Désormais les journées de Vues d'Afrique ne sont pas seulement celles du cinéma africain, mais aussi du cinéma créole. Le temps que nous avions à notre disposition ne nous a permis de visionner qu'un seul film de cette section. *Souvenance* de Thomas Harlan et Anna Devoto est trop long, trop confus et laborieux dans la mise en scène (n'est pas Med Hondo — *West Indies: les Nègres marrons de la liberté* — qui veut). Il

aurait fallu un effort considérable de la part du spectateur pour s'y intégrer totalement. Il n'est pas toujours évident que l'Histoire puisse se raconter à coups de métaphores et de symboles poussés jusqu'à l'excès.

De tous les cinémas africains, le maghrébin reste toujours le plus intéressant et, esthétiquement, le plus réussi. Le Tunisien Moncef Dhouib possède un élégant sens de l'image lorsqu'il cadre ses «femmes» avec une sensualité débordante dans *El Hadhra* (La Transe). Le thème même du film est provocateur: comment est vu le corps de la femme dans la société tunisienne? L'auteur de *Hamam D'Hab* poursuit le «dévoilement» de la femme tunisienne, cheminement adroit puisqu'il évite à tout prix les écueils de la vulgarité, plus soucieux de montrer un érotisme pur et sain. Soulignons aussi que les interprètes choisis y sont en grande partie pour quelque chose.

Si Moncef Dhouib s'intéresse au corps de la femme, sa compatriote Nadia El Fani semble captivée par celui de l'homme, simplement *Pour le plaisir*. Mais l'auditoire (surtout, mais pas nécessairement, féminin) reste sur sa faim alors que le corps d'un homme sculpté dans l'argile par deux femmes artistes s'anime et vient les épier dans leur lit... loin d'être dévêtu. Si le cinéma tunisien arbore depuis quelques temps l'étendard de l'anticensure corporelle, cette tendance semble se diriger dans un chemin à une seule voie.

Mohamed Zran, quant à lui, réussit à raconter l'histoire d'un simple casseur de pierres tunisien que sa femme harcèle, le poussant à partir pour l'étranger afin de mieux gagner sa vie. En partie autobiographique, ce second court métrage de Zran montre avec rigueur des conditions de vie difficiles, en même temps que l'auteur brosse des portraits d'une originalité créative. *Chasseur de pierres* est appuyé d'une direction d'acteurs et d'une interprétation remarquables.

Le Marocain Driss Tahri a

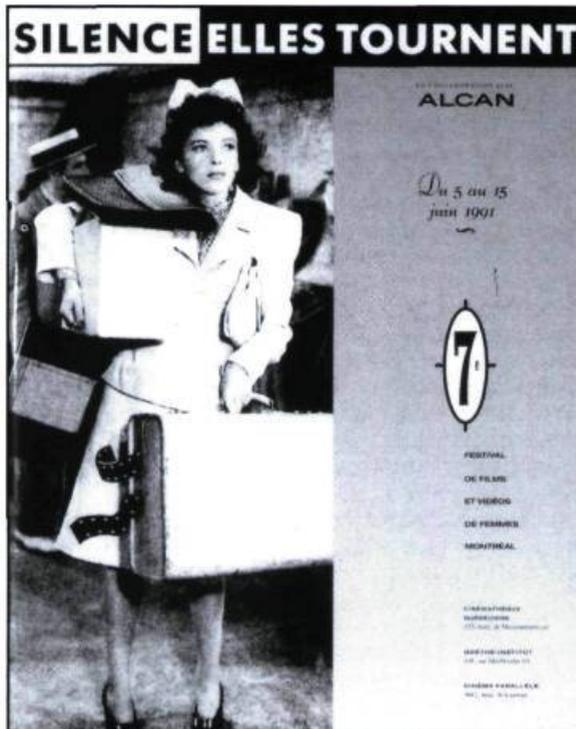
voulu faire de *Sunchild* (L'Enfant du soleil) un road-movie à l'américaine. Mais c'est surtout grâce à la photographie de Pascal Ridaou que cette énigme à la *Yeelen* ne tombe pas dans l'indifférence.

Le dossier de presse nous indique que *Le Cri des hommes* est «... l'histoire d'une ville d'Algérie et de sa région; de sa population, de ses héros et de ses lâches». Néanmoins, le film d'Okacha Touita s'engouffre inexorablement dans des longueurs éprouvantes. Si la guerre d'Algérie hante encore certains esprits, il n'en demeure pas moins que la représentation de cette partie de l'histoire peut parfois tomber dans les brèches du manichéisme désuet.

Déception aussi après la projection des *Enfants du néon* de Brahim Tsaki, coproduction de l'Algérie et de la France. En voulant se démarquer de la production courante, l'auteur fait vaciller son film entre l'étude sociale et le drame poétique. Par contre, quelques envolées lyriques (le film possède quelques affinités esthétiques qui rappellent *Désordre* d'Olivier Assayas) joliment figolées et une très forte interprétation de la part de Rachid Farrach et de Belasim Boumediene, écartent le film de l'ennui. Du même auteur, *Les Enfants du vent* et *L'Histoire d'une rencontre*, tous deux présentés dans des journées antérieures, m'ont semblé plus élaborés.

Pour montrer une réalité algérienne actuelle où le vide culturel est comblé par une consommation excessive d'émissions de télévision, Mahmoud Zammouri a choisi un style caricatural dans *De Hollywood à Tamanrasset*, titre sans aucune ambiguïté. Poursuivant la même facture que dans *Les Folles Années du twist* et *Prends 10 000 balles et tire-toi*, l'auteur s'amuse à entraîner ses personnages dans une sorte de chronique proche du burlesque, choix qui ne renonce pas au documentaire dès qu'il faut préciser l'environnement ambiant.

Élie Castiel



SILENCE ELLES TOURNENT

Du 5 au 15 juin dernier, se tenait à Montréal, le 7e Festival de films et vidéos de femmes. Il m'a semblé y voir plus de spectateurs qu'à l'accoutumée (des spectatrices surtout), au nombre desquels j'aurais bien aimé reconnaître plus de distributeurs québécois. C'est que je ne me résous pas à l'idée que les films projetés dans les festivals, ceux qui mériteraient d'être vus par tout le monde, ne le seront vraiment pas. J'espère quand même que quelqu'un mettra la main sur *I, The Worst of All*, le grand gagnant de «Silence, elles tournent». On connaissait déjà le talent de Maria Luisa Bemberg pour l'avoir remarqué avec *Miss Mary*, sorti sur nos écrans en 1986. Sa plus récente réalisation, qui s'avère fort différente de la précédente, nous révèle une cinéaste de grand calibre. *Miss Mary* racontait, de façon assez classique, l'histoire d'une gouvernante britannique confrontée à la société argentine des années 30, puis 40. *I, The Worst of All* s'intéresse aussi au sort d'une femme, la grande poétesse, soeur Juana Inez de la Cruz, mais formellement la réalisation est

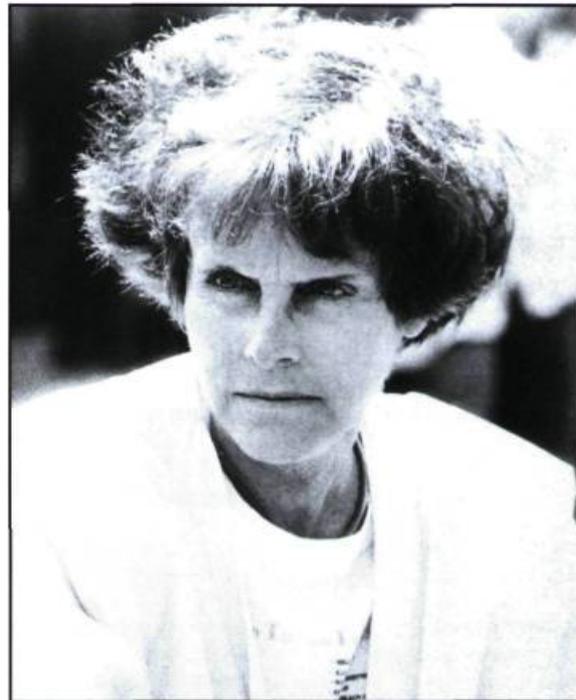
beaucoup plus stylisée. Bemberg filme les joies et les déboires de cette religieuse du XVIIe siècle dans de grands décors aérés. Ceux-ci recréent, en studio, la forteresse d'un couvent mexicain et les intérieurs d'un palais, ainsi que des extérieurs pluvieux et des couchers de soleil sur la mer. Étonnamment, la réalisatrice ne sert pas de cet environnement artificiel pour aliéner le spectateur ou faire de son film une étude clinique. Le minimalisme de la mise en scène met en épingle la beauté des dialogues, qui nous font découvrir l'oeuvre d'Inez de la Cruz, et le talent des acteurs qui rendent bien l'intelligence et l'humanité des personnages. La caméra bouge rarement, mais lorsqu'elle s'élève dans les airs ou descend vers le visage d'Inez, interprétée avec vivacité par Assumpta Serna, on frissonne de plaisir. Même chose lorsque la musique se fait tout à coup insistante après un long passage ouaté.

Le public a fait preuve de discernement et de sensibilité en choisissant de récompenser *I, The*

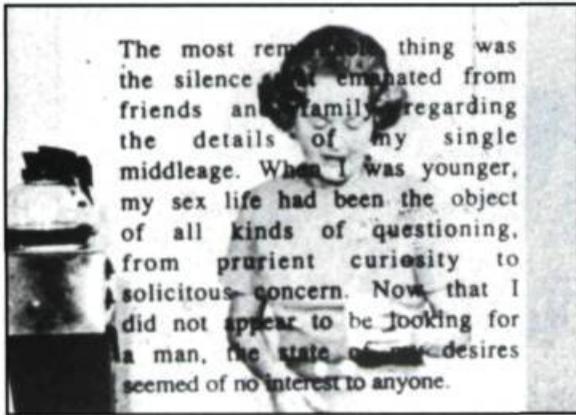
Worst of All, au lieu d'accorder sa faveur au film d'ouverture, *Milena*, une oeuvre convenue au langage télé-feuilletonesque. L'ironie veut, bien sûr, que *Milena* ait été le seul long métrage de fiction du festival à avoir été parrainé par un distributeur québécois. Je laisse à d'autres le soin d'en faire la critique (voir p. 109). Trois films plus originaux ont retenu mon attention: *Privilege* d'Yvonne Rainer, *All of Me* de l'Allemande Bettina Whilhem, ainsi que *Sirup*, une production danoise de Helle Ryslinge.

À mi-chemin entre le documentaire et la fiction, *Privilege* nous livre un discours bien particulier sur la ménopause et le problème plus global de l'identité sexuelle. Cinéaste bien connue de l'avant-garde américaine, Yvonne Rainer a réalisé un film complexe où s'entremêlent, de façon cohérente, politique sexuelle et raciale ainsi que lutte des classes. Le langage filmique de *Privilege* est éclaté et multiforme (pellicule 16 mm, vidéo, films d'archives, etc.); une oeuvre clairement issue de l'école moderniste avec l'humour en plus. En tous points, un film fascinant. *All of Me*, quant à lui,

aurait pu être élu «film culte» du festival. De facture un peu artisanale et mis en scène à la va-comme-je-te-pousse, le film a tout de même séduit son auditoire, grâce au charme de sa star et coscénariste, Georgette Dee, un travesti connu outre-atlantique. L'histoire du film, irrévérencieuse, fait gentiment le procès d'un triangle amoureux, au centre duquel Georgette brille par son amoralité et ses reparties philosophiques. C'est sur scène que celle-ci réfléchit au drame de sa vie; la chanteuse interprétant les classiques de la romance en les entrecoupant de remarques acerbes. Ce sont là les moments forts du film. *Sirup* est encore plus rafraichissant. Cette étude de moeurs, plus comique que dramatique, souligne avec originalité les idiosyncrasies et les petites manigances d'un groupe d'artistes danois. Depuis Jacques Tati, je n'ai jamais vu un ou une cinéaste réussir à faire de l'ironie un art aussi visuel. À l'image du célèbre réalisateur français, Ryslinge remplit ses compositions de figurants loufoques, qu'elle dispose sur tous les plans du cadre, en laissant au spectateur le soin de les remarquer. L'humour



Maria Luisa Bemberg, réalisatrice de *I, the Worst of All*



The most remarkable thing was the silence that emanated from friends and family regarding the details of my single middleage. When I was younger, my sex life had been the object of all kinds of questioning, from prurient curiosity to solicitous concern. Now that I did not appear to be looking for a man, the state of my desires seemed of no interest to anyone.

Privilege

vient du fait que les personnages principaux, qui se disent être des artistes à l'écoute du monde qui les entoure, ne les voient même pas!

Changement de registre avec les documentaires, l'autre section très courue par le public du festival. Le jury, composé des cinéastes Anne Claire Poirier et Marquise Lepage, ainsi que de la journaliste Ariane Emond, a primé deux oeuvres ex aequo, *Le Remous* de Sylvie Van Brabant, un film déjà visionné au Festival d'Abitibi-Témiscamingue (voir *Séquences*, no. 150, p.6), et *Je cherche le soleil*, une réalisation finlandaise d'Antonia Ringbom. Bien que traitant de sujets différents, le premier de maladie et de médecine douce et le second de la peintre scandinave Ellen Thesleff, ces deux documentaires rendent un hommage vibrant à la force créatrice des femmes. Le jury a accordé une mention à *Maria's Story*, un documentaire qui m'a fortement impressionnée. Portrait subjectif d'une leader de la guérilla salvadorienne, cette réalisation de Pamela Cohen et Monona Wali révolutionne les canons du documentaire engagé. Dans leur film, le contenu idéologique n'ignore pas le contexte humain. Maria se bat et recrute de nouveaux soldats mais elle s'inquiète aussi de l'éducation des enfants et du stress conjugal. Elle est femme d'abord, héroïne ensuite. Le message du film porte autant sur la reconstruction d'une société que sur l'art de la guérilla et ne fait pas de clivage entre politique étatique et politique

sexuelle. De plus, la ferveur édifiante que l'on retrouve habituellement dans les films de propagande se voit ici nuancée par l'humour tranquille de Maria. On n'en attendait pas moins d'une production réalisée par Channel 4, la télé avant-gardiste de Grande-Bretagne.

Le festival comprenait aussi plusieurs courts métrages. Un beau collier de perles. On a primé *The Body Beautiful*, une très belle réalisation de la Britannique Ngozi Onwurah qui, par le biais de la fiction autobiographique, a su tracer avec candeur et poésie les émotions complexes qui régissent les relations mère-fille. Le jury a aussi remarqué *I Want to Die at Home*, un documentaire néo-zélandais témoignant des efforts d'une femme qui a voulu mourir dans la dignité, après un long combat contre le cancer. Telle que réalisé par Monique Oomen, cette production vidéo ne tombe jamais dans le sensationnalisme, la complaisance ou la sensiblerie qui caractérisent souvent ce genre de projet. Un autre vidéo a été récompensé, cette fois-ci par le public: *Le Récit d'A* de la Québécoise Esther Valiquette, une oeuvre expérimentale à la narration complexe.

Mes découvertes personnelles ont pour titres *Final*, *Global Menu*, *The Stain*, *Pedestrian Notes from the West Edmonton Mall*, ainsi que trois films québécois, *Le Complexe d'Édith*, *On a marché sur la lune* et *Nuits d'Afrique*, ce dernier étant en fait une fausse découverte, puisque

j'ai eu le plaisir de voir le court métrage de Catherine Martin au Festival d'Abitibi-Témiscamingue. On lui avait d'ailleurs décerné un prix d'excellence bien mérité (voir *Séquences*, no. 150, p.6). *Final*, un très court film français, m'a enchanté par sa grâce et l'originalité de son propos. Irène Jouannet a voulu recréer le moment historique où, après 20 ans de statisme dû à l'aliénation mentale, Nijinski a sauté dans les airs, assumant une dernière fois la pose d'un danseur de ballet. Il devait mourir quelque temps plus tard. Une belle occasion de savourer le talent de Sacha Vierny, l'illustre directeur-photo de Resnais. *Global Menu*, de la Canadienne Freda Gutman, est probablement le documentaire vidéo le plus percutant qu'il m'ait été donné de voir depuis longtemps. En 4 minutes 30 secondes, la vidéaste réussit à dénoncer notre société de consommation et le système mondial de production qui la soutient. Son approche: refaire le montage de spots publicitaires célèbres (le café bolivien, les légumes Del Monte, ...) en y insérant des images documentaires décrivant les véritables conditions de cueillette de ces aliments. Le romantisme folklorique de Juan Valdez en prend pour son rhume! *The Stain*, un des rares films d'animation au festival, nous a entraîné dans un univers cauchemardesque, celui d'une famille victorienne rongée par l'inceste, la violence et le suicide. Un conte horrifique où les auteurs ont su manier l'humour noir et une palette de couleurs expressionnistes. *The Stain* rappelle la perversion des films de Greenaway... et le graphisme des merveilleux génériques de la série *Mystery!* Faut-il se surprendre de constater que *The Stain* est issu de l'imaginaire de créatrices britanniques? Décidément, si Channel 4 n'existait pas... L'essai vidéo *Pedestrian Notes from the West Edmonton Mall* est issu, lui, de l'esprit critique de la Canadienne Janice Williamson. Fascinée par le gigantesque centre d'achats qui constitue l'attraction numéro 1 de la ville, elle nous y entraîne, caméra à l'épaule. Les images et les textes en voix off de Williamson nous font

remarquer les incongruités architecturales du lieu, le surréalisme de ses accessoires (on y trouve un simulateur de vagues marines, des montagnes russes, un hôtel thématique), le capitalisme outrancier qui s'affiche dans les couloirs et le sexisme qui suinte des éléments décoratifs. Ainsi, l'allée louisianaise du centre d'achats comprend des mannequins de prostituées et, sur un balcon, une automate noire criant à l'aide. L'horreur! Plus près de chez nous, deux nouveaux 16/26 ont retenu mon attention: *Le Complexe d'Édith* de Paule Baillargeon et *On a marché sur la lune* de Johanne Prigent. Sans être aussi fortes que *Vacheries*, le 16/26 que Marcel Jean a tourné en 1990, les réalisations de Baillargeon et Prigent sont à tout le moins plus inventives que celle que Pierre Mignot a réservée aux *Amazones*, une autre production parrainée par le programme 16mm/26 minutes de Radio-Québec. Le film de Baillargeon, scénarisé par Joanne Arseneau et Nathalie Petrowski, raconte de façon fantaisiste les doutes et les hésitations d'Édith, la fille d'une célèbre chanteuse québécoise. Aspirant elle-même à la chanson, Édith se laisse étouffer par l'aura de sa mère; une situation malheureuse que les auteurs ne résolvent pas en fin de parcours. «La chanteuse qui ne chante pas» est interprétée avec conviction par Chantal Beaupré, qui malheureusement pour nous, n'a droit qu'à des vocalises amputées au cours du film. Cela me rappelle le sort qu'a réservé Pasolini à la Callas dans son film *Médée*. Ironie calculée, certes, mais terriblement frustrante. On se console avec

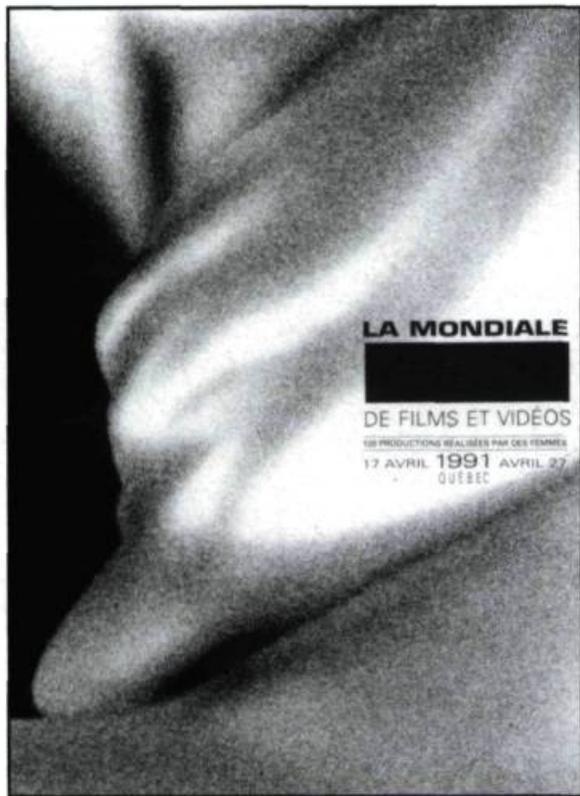
l'imagination fellinesque dont fait preuve, par endroits, la mise en scène de Paule Baillargeon. *On a marché sur la lune* a le chic de tenter de faire le portrait d'une adolescente qui découvre un peu plus la vie, le soir où Neil Armstrong pose le pied sur la lune. On devine vite que les exploits des astronautes américains sont loin d'intéresser les jeunes protagonistes du film. Monté au rythme des succès de l'été 1969, et faisant bon usage du téléphoto, le film de Prigent a des allures de «road movie», un genre trop négligé au Québec. Le résultat n'est pas parfait — les dialogues sont d'une banalité navrante —, mais l'essai vaut la peine d'être signalé. Une esquisse à suivre.

On ne peut faire le résumé de «Silence, elles tournent» sans parler de l'hommage rendu à Luce Guilbeault. Actrice intelligente et sensible, réalisatrice douée, féministe de la première heure, icône du petit écran et femme généreuse, Luce Guilbeault méritait depuis longtemps qu'on lui dise merci de tout coeur. Le festival a souligné sa contribution exceptionnelle au cinéma québécois en offrant une rétrospective de neuf films auxquels elle a participé. C'était l'occasion de revoir *La Dernière Neige*, un court métrage d'André Thériault trop rarement diffusé, *Le Temps de l'avant*, la célèbre fiction-documentaire d'Anne Claire Poirier sur l'avortement et, bien sûr, *Réjeanne Padovani*, le film qui a consacré le talent de Luce Guilbeault pour des milliers de Québécois.

Johanne Larue



Final



LA MONDIALE
DE FILMS ET VIDÉOS
100 PRODUCTIONS RÉALISÉES PAR DES FEMMES
 17 AVRIL 1991 - 27 AVRIL 1991
 QUÉBEC

Le Festival des filles des vues est mort, vive la Mondiale des films et vidéos! C'est en grande pompe que la ville de Québec a vu renaître, le 17 avril, son seul festival de cinéma «made in Québec City», avec la projection de *The Company of Strangers* de Cynthia Scott. Après un long silence de trois ans, déploré par plusieurs cinéphiles de la Vieille Capitale présents en masse à cette soirée des retrouvailles, les artisanes de Vidéo Femmes ont décidé, fortes d'un appui financier généreusement accru et convaincues plus que jamais de sa nécessité, de donner à Québec une fête cinématographique d'envergure et de remettre l'épau à la roue. Pendant dix jours, dans cinq lieux de projection différents, la Mondiale a présenté un éventail de plus de 100 productions en provenance de 20 pays, toutes des œuvres réalisées par des femmes et dont le talent sombrerait dans le plus parfait anonymat sans l'existence de manifestations à visées féministes comme la Mondiale.

«Nous voulions augmenter

notre assistance et offrir une programmation plus variée, plus importante aussi», racontent en entrevue à *Séquences* les deux coordonnatrices de l'événement, Héliène Roy et Nicole Bonenfant. D'où l'idée de tenir la manifestation en divers points de la région de Québec, comme la bibliothèque Gabrielle-Roy, dans le quartier Saint-Roch; le musée de la Civilisation, dans le Vieux-Port, ou le cinéma Le Clap, à Sainte-Foy. C'était toutefois sans compter sur la



The Company of Strangers

présentation simultanée, à Québec, du Salon du livre, et de la période d'examens chez les étudiants (la principale clientèle du Clap), ce qui n'a pas permis à la Mondiale, croit-on, d'atteindre ses objectifs d'assistance. On ne s'y fera plus prendre, assurent Mmes Roy et Bonenfant.

Pour cette «résurrection», les organisatrices de cette première Mondiale ont voulu rendre un hommage particulier à l'actrice Delphine Seyrig (*India Song*, *Baisers volés*, *L'Année dernière à Marienbad*), décédée l'an dernier, et à la réalisatrice belge Chantal Akerman (*Saute ma ville*, *Letters from Home*, *Histoires d'Amérique*). Sans oublier l'animatrice Aline Desjardins dont la célèbre émission «Femmes d'aujourd'hui» a fait les beaux après-midi de Radio-Canada, à une époque où la Société d'État connaissait des jours meilleurs. La diffusion de la 3000e émission de cette série, dans le cadre du festival, a d'ailleurs permis à de nombreuses femmes de témoigner leur reconnaissance à Mme Desjardins.

La Mondiale a innové cette année en laissant, à un jury composé de sept étudiants en cinéma de Québec et de la Belgique, le soin de choisir les gagnants de la seule catégorie compétitive, soit le court métrage (voir encadré). Trois ateliers de réflexion sur la démarche cinématographique sont venus compléter ce festival fort chargé.



L'Année dernière à Marienbad d'Alain Resnais

La hausse du budget disponible (de 60 000\$ de l'époque des Filles des vues à plus 260 000\$ pour la Mondiale) s'est répercuté favorablement sur le menu offert par les «dames aux caméras». Toutes catégories confondues, d'agréables surprises et coups de cœur sont à retenir: *Nuits d'Afrique*, de Catherine Martin; *Havana*, de Jana Bokova; *Hush-a-bye-baby*, de Margo Harkin; *Night Cries — a Rural Tragedy* de Tracey Moffat; *Les Hasards heureux de l'escarpolette*, de Josette Bélanger; *On a marché sur la lune*, de Johanne Prigent. Des œuvres au regard différent qui ont bénéficié d'une bonne publicité de bouche à oreille et qui auraient donc avantage, comme veulent le faire Mmes Roy et Bonenfant, à

être rediffusées lors d'une Mondiale ultérieure.

Même si Montréal présente son Festival des films et vidéos de femmes et que Serge Losique débarque chaque été à Québec avec quelques bobines de son Festival des films du monde (l'an dernier, 7 films sur 47 étaient réalisés par des femmes), les responsables de la Mondiale ne se sentent nullement en compétition avec ces deux événements. «Comme nous le disons souvent, nous voulons seulement que les films de femmes soient vus. Alors, qu'il y ait un festival à Montréal et un autre à Québec...»

Normand Provencher

Le tableau d'honneur de la Mondiale des films et vidéos 1991

Court métrage (format 35 mm):
Night Cries - a Rural Tragedy
 de Tracey Moffat (Australie)

Mentions dans les catégories:

Animation:
L'Escamoteur
 de Eve Ramboz (France)

Court métrage
 (format 16 mm et vidéo):
Poussières
 de Marie-Anne Thunissen
 (Belgique)

Documentaire:
Pas le temps d'arrêter
 de Héliène Klodawsky (Québec)

Court métrage
 («Première œuvre»):
Prowling by Night (Cinq minutes
 féministes)
 de Gwendolyn (Ontario)

Expérimental:
Kiyoko's Situation
 de Mako Idemitsu (Japon)

Prix spécial du jury:
Carnets de traversée, quai ouest
 de Johanne Charlebois (France)

Fiction:
Dis-moi oui, dis-moi non
 de Noémie Lvovsky (France)